

UN NOUVEL ELDORADO. LA MOISSON D'OR DE COUNANI.

Au milieu de territoire compris entre le cap d'Orange et le Para, territoire dont les nations française et brésilienne, s'appuyant toutes deux sur les textes confus du traité d'Utrecht, revendiquent mollement d'ailleurs la possession, tout près de Coumani où, grâce à ce vieux conflit international, Jules Gros fonda naguère sa République de joyeux mémoire, coule un fleuve assez large, défendu à son embouchure par une barre très dangereuse et plus loin, par des sauts et des rapides fort difficiles à franchir.

Les indigènes Peaux-Rouges l'ont appelé Carsewenne et c'est sous ce nom, à peu près inconnu des géographes, qu'il est désigné sur les cartes en tout petits caractères dédaigneux.

Mais voici qu'un événement, extraordinaire par les circonstances dans lesquelles il s'est produit et considérable par les résultats qu'il a eus, nous en fait véritablement la conséquence, va bientôt, si je ne me trompe, faire de ce modeste cours d'eau le rival en célébrité de ses plus illustres collègues : je veux parler de la découverte toute récente d'immenses gisements d'or formés par ses alluvions.

C'est à la fin d'avril dernier que l'existence de ce prodigieux trésor fut connue, et que cette révélation tira l'indolente Cayenne de son far niente séculaire. Jamais il ne m'a été donné d'assister à un pareil coup de théâtre. Figuriez-vous la rade vaseuse, habuellement solitaire et morte, se couvrant du jour au lendemain comme par enchantement de pirogues, de canots, de cotres et de goélettes ; figurez-vous la vieille estacade vermouluë aux ais disjointes, tremblant tout à coup sous les pas pressés d'une foule banalisée qui grouille et glapit en se bousculant pour s'embarquer. En moins d'une semaine la grande nouvelle avait pénétré jusqu'au fond de la "brunsse", et il n'était si pauvre nègre qui ne sut qu'on venait de trouver de l'or à remuer la pelle et où cela ? précisément dans la région mystérieuse et inexploquée où la légende veut qu'ait régné Patiti, le rey dorado, dont Man-a, la capitale, mirait ses palais de saphirs dans le lac Parian aux flots étincelants.

Etait-ce l'apre passion du gain qui surexcitait à ce point les esprits ? N'était-ce pas plutôt l'attrait du merveilleux, si puissant sur des populations naïves, et cette pensée indistinctement formulée : l'Eldorado est retrouvé ? Je ne sais. Quoi qu'il en soit, une véritable folie d'émigration s'empara des Cayennais de toutes nuances, noirs, mulâtres et blancs, si bien qu'à l'heure où j'écris il est fort douteux qu'il reste, dans les communes de l'intérieur, beaucoup d'élus et d'élueuses. Dieu me pardonne, que j'y serais allé moi-même, et que cette maladie spéciale connue sous le nom de "fièvre de l'or" m'eût gagné si, prudemment, je n'avais pris le prochain pagnebot. J'ai eu le temps, néanmoins, de voir plusieurs pauvres diables loqueteux s'embarquer dans une mauvaise tapouge, sorte de goélette, avec, pour seuls bagages et fortune, une pioche et un peu de mercure, et reveni vingt-cinq jours plus tard avec cinquante mille francs d'or dans leur besace.

Dans le mois qui suivit la première expédition dirigée sur Carsewenne, c'est-à-dire vers le 1er juin, la banque de la Guyenne a envoyé en France pour un million de lingots. Ce n'est pas, on le voit, une quantité négligeable et le fait mérite attention.

En raconter les origines m'a paru d'autant plus intéressant que celles-ci sont particulièrement curieuses. Même, je suis, à ce sujet, pris d'une crainte, qui n'est pas celle d'ennuyer : j'ai peur de n'être point cru, car je ne saurais me dissimuler que si mon histoire finit comme un compte courant, par des chiffres, elle commence tout à fait comme un conte de fées.

Quelle façon me tirer de là et montrer, par une preuve irréfutable, que je suis un témoin sincère, incapable d'amplifier, dont la relation est exacte dans le fond et dans les

détails ? En nommant tout au long les personnages. C'est ce que je vais faire.

Donc, il était une fois un homme aux cheveux crépus qui, pour tout bien possédait un vieux petit bateau du genre de ceux que les gens du pays appellent, comme je l'ai dit, tapouges.

Pierre Villiers passait sa vie sur sa tapouge pêchant du poissonlimon et des rougets qu'il vendait au marché de Cayenne, ou transportant, quand il en trouvait l'occasion, quelques marchandises d'un point à un autre de la côte.

Souvent il s'en allait fort loin en mer, sous la garde de Dieu, et franchissant le proroca sorte de mascaret qui forme la barre du Coumani, il jetait l'ancre en face de ce village dont on pensa faire le chef-lieu d'un Etat. Le fond de la population un territoire contesté se compose de Portugais descendants d'esclaves marrons réfugiés du Brésil. Ces gens sont paisibles, bienveillants et hospitaliers ; ils sont pieux, avec une forte dose de superstition, respectant leurs femmes, aimant leurs enfants et honorant la vieillesse.

Pierre Villiers, dans ses fréquents voyages à Coumani, se fit des amis, mais il se lia d'une affection particulière avec le vieux Jean Baptiste, un des citoyens les plus justement considérés par sa probité et les plus influents par son expérience et par sa sagesse. A telles enseignes que Jean Baptiste voulut absolument qu'il fût parrain de son plus jeune enfant.

—Te voilà maintenant mon compère, lui dit-il et j'entends te faire un présent, un beau présent. Je veux te donner un secret que mon aïeul m'a légué et qui te procurera le moyen de gagner une grande fortune. Tu es un brave homme et tu en feras bon usage. Quand tu seras riche et j'aurai disparu de ce monde, tu penseras à ce que j'aurai fait pour toi et tu protégeras ton fillen. Tu me le promets ?

—Certes. —Eh bien, sache que mon grand-père m'a indiqué, il y a de cela bien des années, un endroit où se trouve une telle quantité d'or qu'elle suffirait à enrichir des villes entières. J'ai fait vœu à San Antonio de t'y conduire avant de mourir.

Est-il loin, ton endroit ? —Oui, c'est à plusieurs jours de navigation en pirogue. —En ce cas, mon bon Jean-Baptiste, nous en reparlerons à mon prochain voyage car je suis obligé sans plus tarder de ramener mon Delta à Cayenne.

Tu as tort, Pierre Villiers, de laisser passer l'occasion, tu as tort ! songe que je suis vieux et que je peux mourir d'un jour à l'autre. Bah ! tu vivras cent ans. Et Pierre Villiers reparti avec sa tapouge.

A chaque excursion du Delta au Contesté, Jean-Baptiste renouvelait sa proposition, mais sans succès. Toujours le marin avait un bon prétexte pour s'excuser : la vérité, c'est qu'il ne croyait guère au secret légué par l'aïeul de Jean-Baptiste.

Le hasard se mit de la partie. Un jour, Pierre Villiers ayant été porter un chargement de couac (farine de manioc que les nègres mangent en guise de pain) à Saint-Laurent du Maroni, il fit rencontre d'un ancien ouvrier de placers nommé Tamba. Ce Tamba était un habile prospecteur (chercheur d'or) longtemps employé par les sociétés de l'awa et qui avait tout perdu dans leur ruine. Il narra ses déboires.

Ah ! si j'avais le bonheur de trouver une région aurifère, dit-il avec un gros soupir, je serais homme à regagner ce que j'ai perdu. Le courage ne me manque pas et tu sais que je sais manœuvrer la battée (sorte de récipient en bois dans lequel on lave la terre aurifère.)

Ma foi, pensa Villiers, voilà le moment ou jamais de mettre Jean-Baptiste à l'épreuve. Il fit part à Tamba de ses entretiens avec le vieux de Coumani et une convention fut vite conclue : Tamba apporterait à l'association son expérience de prospecteur, l'autre fournirait le bateau, les vivres et l'argent nécessaires pour embaucher deux ou trois ouvriers et acheter les quelques outils indispensables.

Ainsi pourvu et muni d'une lettre de Pierre Villiers, Tamba se présenta quelques jours après dans la case de Jean-Baptiste, exposa à ce dernier l'objet de sa visite et lui remit la lettre.

—Dieu soit loué ! s'écria le vieillard, je vais donc pouvoir m'acquitter de mon vœu envers San Antonio. Je suis heureux de vous recevoir, mes garçons, et, ainsi que je l'ai promis, je vous conduirai dans le pays de l'or. Mais c'est une entreprise périlleuse, car nous allons avoir à lutter contre les courants impétueux qui risquent de nous jeter sur des récifs ou de nous précipiter dans les tourbillons. Nous allons aussi être obligés d'affronter des miasmes souvent mortels : il convient donc, avant de nous mettre en route, que nous implorions par une neuvaine la protection du saint.

Ceci fut dit sur un ton qui ne permettait aucune objection : pas de neuvaine, pas d'or, il faut se résigner et chaque soir, après le coucher du soleil, s'agenouiller autour d'un brasero allumé devant la case afin de solliciter, au moyen de litanies appropriées, l'intercession du bienheureux, objet du culte particulier de Jean-Baptiste.

La dernière prière dite, la petite troupe conduite par Jean-Baptiste, quitta Coumani et se dirigea vers le nord. En quelques heures elle atteignit le Carsewenne qui coule parallèlement au Coumani et comme lui prend sa source dans la chaîne des monts Thunac-Humac. Là, des pirogues attendaient. Jean-Baptiste prit place dans la première avec un Indien galibi, car il n'était pas assez vigoureux pour pagayer lui-même, et on commença à remonter le fleuve.

Certes, le vieillard n'avait pas exagéré les dangers et les fatigues de la navigation sur le Carsewenne. Il s'agissait, en outre de vaincre un courant plus puissant que le Rhône, d'éviter des remous, et de franchir à chaque instant des rapides. Comment ils parvinrent à s'y prêter un tel effort pendant plusieurs jours, je n'en puis me l'expliquer que par l'aide de saint Antoine, ou par l'énergie qui donne l'espérance.

Enfin, on parvint à une endroit où débouchait une immense crique.

Jean-Baptiste étendit la main et parla ainsi : —Mes amis, voici le lieu, ou plutôt la région que m'a désignée mon grand-père. Suivez les bords de cette crique et vous trouverez le trésor que recèle la terre. Pour moi, j'ai accompli mon vœu et rempli ma promesse.

Sur ce, il embrassa Tamba, vira de bord et s'abandonna au courant du fleuve. Tamba et ses compagnons accostèrent et, sans perdre de temps, se mirent à prospecter le long de la crique. Pendant deux mois, ils creusèrent des trous de place en place, lavèrent dans leurs battées la terre qu'il contenaient : mais, nulle part, aucun trace d'or.

Exténués, manquant de vivres, furieux, car ils se croyaient l'objet d'une mystification, il s'en revenait vers le Carsewenne, lorsque Tamba eut l'idée de traverser le ravin et de donner par acquit de conscience, un dernier coup de pioche. O joie ! sous une mince couche d'humus apparut un sable aurifère d'une richesse inouïe, presque pur ! Il piocha à droite, il piocha à gauche, partout de l'or !

Cependant, à moins de mourir de faim à côté de la fortune, il fallait partir. Tamba et ses compagnons emplirent leurs sacs de sable et redescendirent le fleuve en toute hâte. Ils avaient récolté quinze kilos d'or pur, soit une valeur de quarante-cinq mille francs.

Tamba débarqua à Cayenne et se rendit à la douane afin d'acquitter les droits. —Où avez-vous récolté cet or ? lui demanda-t-on d'un ton rogue. —Au "contesté", monsieur le douanier. —Au "contesté" ? Je connais cette rubrique ! C'est de l'or volé, évidemment. Sur ce beau raisonnement, on s'empressa de confisquer l'or de Tamba, puis de conduire Tamba lui-même chez le magistrat. Ce dernier, jugeant les

preuves insuffisantes, le congédia et lui fit rendre son or après paiement intégral des droits fiscaux et des frais du procès verbal.

Dans une petite ville comme Cayenne, où l'on ne peut mettre le pantalon neuf sans que cette inauguration cause un certain émoi dans l'opinion, l'arrivée de Tamba et de ses quinze kilos d'or ne pouvait manquer d'être commentée immédiatement.

Les millionnaires de l'awa et les autres, ceux qui ne le sont pas, éprouvèrent pour des motifs différents une égale et forte naturelle satisfaction à dauber sur ce pauvre nègre de rien du tout qui se permettait de revenir, on ne sait trop, d'où avec quarante-cinq mille francs dans un vieux sac. Si Tamba croyait recevoir des ovations de la part de ses compatriotes, il dut en rabattre et se juger très heureux de se tirer d'affaire avec un simple procès-verbal.

Cependant, et ici je touche au point intéressant, le récit de Tamba trouva, sinon créance, tout au moins attention chez un des deux ou trois négociants cayennais, dans les veines desquels coule sans mélange le sang gaulois, et qui ont conservé intactes les qualités de la race.

Ce compatriote est M. Bally ancien président du conseil général. M. Bally est un jeune homme actif, à l'esprit ouvert, adroit la Guyane, sa patrie d'adoption, ce qui est un goût respectable mais dont j'oserais dire :

Souffrez que je l'admire et ne l'imite point.

Il ne rêve pour elle qu'améliorations de toutes espèces, créations agricoles, rénovation industrielle ; depuis des années il prêche d'exemple. A la première nouvelle de la trouvaille de Tamba, au lieu de hausser les épaules, il fit une enquête, puis, sans demander conseil à personne, embaucha quelque homme surs et dévoués, chargé de vivres sa goélette Fleur-du-Nord, s'assura d'un bon pilote et lorsque, tout fut prêt, ordonna le mettre le cap sur l'embouchure du Carsewenne.

Vingt jours se passèrent. De la Fleur-du-Nord, pas de nouvelles, ou de mauvaises nouvelles : le navire s'est échoué, disait l'un ; l'expédition est bloquée par les brigands, affirmait l'autre. On plaigait ce pauvre M. Bally ; vraiment aussi il était trop imprudent !

Mais voilà que le vingt et unième jour le sémaphore signale un goélette venant du large. Un heure après, toutes voiles au dehors, pimpante et pavoyée comme aux jours de fêtes carillonnées, portant en haut de son grand mât le pavillon tricolore, la Fleur-du-Nord entrait en rade, poussée par une jolie brise.

Nous étions nombreux sur la jetée quand le youyou accosta. Pénièment les quatre hommes qui le montaient gravirent l'échelle, un lourd paquet dans les bras, puis ils se dirigèrent vers le domicile de M. Bally. Là, on ouvrit le paquet entouré de toile goudronnée et on le pesa : il contenait soixante kilogrammes d'or. Cent quatre-vingt mille francs.

Après qu'on eut pesé cet or, M. Bally dit à ses hommes :

—Maintenant, mes amis, le moment est venu de compter. Comme nous n'avons pas fait de conventions, je pense que vous vous en rapporterez à moi. Eh bien, nous allons partager. Prenez trente kilos, rappelez-vous pendant huit jours et puis en route, aux mêmes conditions. Cela vous convient-il ?

La Fleur-du-Nord est réparée et, à sa suite, ce qu'il y avait de bateaux à Cayenne.

La Guyenne hollandaise, la Guyenne anglaise, la Martinique, Saint-Dominique préparent des expéditions. Je ne vois la nul sujet d'effroi, car le territoire de Carsewenne est immense et des milliers de travailleurs peuvent y ramasser des quintaux d'or sans être obligés de se disputer les chantiers à coups de revolver. Plus on s'avance vers le Thunac-Humac et plus profondes, paraît-il, sont les poches d'or. Est-ce que vraiment, l'Eldorado serait retrouvé ?

PAUL MIMANDE.

P. S.—Je reçois une lettre qui m'annonce que Tamba est de retour d'un nouveau voyage. Cette fois il a remporté cent soixante kilos (485,000). C'est un beau denier pour un nègre, et même pour un blanc.

\$5, \$10 and \$20 Genuine Confederate bills only five cents each. \$100 and \$50 bills ten cents each. 25 and 50 cent shin plasters ten cents each. \$1 and \$2 bills 25 cents each. Sent securely sealed on receipt of price. Address, CHAS. B. BARKER, West Atlanta, Ga.

L'HIVER ARRIVE!

Il vous faut tenir votre maison chaudement et d'une manière confortable.

Essayez une de nos Fournaises à air chaud.

Les meilleurs sur le marché.

Nous avons une grande quantité de MORUE de première qualité.

The, Tabac, Sucre, Melasse, etc. etc.

Nous garantissons de vous donner satisfaction.

VENEZ NOUS VOIR

A. J. Bernard.

Mutual Reserve Fund Life Association of NEW YORK.

The First and Best Insurance Association; Gives Insurance at Cost; etc. Business nearly \$300,000,000. Paid nearly \$3,000,000 in 1893 to policy holders; conducted on the Best Plan.

AGENTS wanted to canvass the province of Prince Edward Island. The most liberal terms offered. Address

GEO. P. THOMAS SPECIAL AGENT FOR P. E. Island. June 7th '94-tf

CASH CASH

I will pay cash for 10,000 Bushels of Black Oats delivered at my Warehouse during the first of this winter. I also want 10,000 Cash Customers to buy goods at my Store as I am bound to sell cheap in order to get the cash trade and those who have not paid up their old accounts I want them to pay up without delay.

THOS. WILKINSON, ALBERTON. Dec. 8th. 1894.

JOSEPH GALLANT

—NEGOCIANT EN—

MARCHANDISES SECHES, GRO. CERIES, BOIS, CHARBON, PRODUITS DE TOUTES SORTES ETC., ETC.

RUSTICOVILLE, I. P. E.

Oct. 12. '94.

A PIANO ORGAN BOOK FREE.

Our new Catalogue is a grand portfolio of all the latest and best styles of Organs and Pianos. It illustrates, describes, and gives manufacturers' prices on Organs from \$25.00 up, and Pianos from \$150 up. It shows how to buy at wholesale direct from the manufacturers, and save over 50 per cent. THE CORNISH ORGANS AND PIANOS Guaranteed for 25 yrs., have been played and praised for nearly 30 yrs.; to-day they are the most popular instruments made. Secure our SPECIAL TERMS of Credit, framed to suit the times. Remember this grand book is sent FREE. Write for it at once. CORNISH & CO. (Estab. nearly 30 yrs.) Washington, N. J.

PATENTS CAVEATS, TRADE MARKS, COPYRIGHTS. CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MERRILL & CO., who have had nearly fifty years experience in the patent business. Confidentiality guaranteed. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free. Patents taken through Merrill & Co. receive special notice in the Scientific American. Patents are brought widely before the public by the largest weekly, elegantly illustrated, list by far the largest circulation of any scientific work in the world, \$2 a year. Sample copies sent free. Building Station, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address: MERRILL & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.

Scientific American Agency for PATENTS CAVEATS, TRADE MARKS, DESIGN PATENTS, COPYRIGHTS, etc. For information and free Handbook write to MERRILL & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the Scientific American. Largest circulation of any scientific paper in the world. Specially illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$5.00 per year \$1.50 six months. Address: MERRILL & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.